

LE

PÈRE PEINARD



RÉFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An..... 6 fr.
Six Mois... 3 »
Trois Mois . 1 50

BUREAUX
31, Rue Cadet. — PARIS

Adresser toutes les correspondances au nom
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois... 4 »
Trois Mois.. 2 »

QUÉ COCHONNERIE NOM DE DIEU!

Des crimes et toujours des crimes, mille bombes ! Et tout ça, par la faute des lois qu'on nous fait subir. Ah ! les garces, elles produisent bougrement plus de mal que de bien !

La première des lois qu'on nous a introduit dans les boyaux de la tête, c'est celle de la distinc-

tion du tien et du mien. Et c'est la plus mauvaise, nom de dieu ! Les grosses légumes savaient ce qu'ils faisaient, les cochons.

Ils savaient qu'en nous brouillant la caboche, avec les idées sur le respect de la propriété, ils foudroyaient à l'abri tout ce qu'ils avaient rousti au populo. Ils savaient

que du même coup les pauvres bougres, ayant perdu le nord, allaient se manger le nez bêtement, au lieu de s'en prendre aux richards.

Et c'est ce qui est arrivé, foutre ! chacun cherche à tirer la couverture de son côté : « kis, kis, qu'on se fait, ça c'est à moi !... pas vrai !... je le veux !... » et pan, pan ! on se fout des gnons, on s'assassine.

C'est pas notre méchanceté qui vent ça, non, c'est notre intérêt ! S'il n'y avait pas notre intérêt qui nous pousse à faire des mistouffes aux voisins, on n'aurait pas dans le ventre de méchanceté à leur égard : Faut être loufoque pour faire le mal par plaisir.

Mais voilà, les richards trouvent bougrement leur profit à ce que la société soit mal emmanchée et comme des daims nous subissons leur influence.

Chacun pense à soi, on a le trac de manquer un jour de boulochage, on convoite de vivre mieux ; y a pas de sentiment qui tienne...

De telle sorte que sur dix crimes, y en a bien neuf qui sont causés par cette saloperie de propriété individuelle, par l'amour de la galette.

Ainsi, tenez les aminches, près de Beauvais, à Monceaux, un fils vient d'escoffier sa mère à coups de serpe. La bonne femme n'avait que 49 ans, elle était veuve et son gas devait lui casquer une rente annuelle de 75 francs.

Un paysan connaît le prix de l'argent : une pièce de cent sous est bougrement difficile à faire pousser dans un champ ! aussi il est sûr à la détente. Celui en ques-

tion n'était jamais pressé de financer, il se faisait tirer l'oreille.

Tant et si bien, que la mère lui foutit l'huissier à ses trousses : y avait pas à tortiller fallait s'exécuter ; le fils alla à la ville et foutit 20 francs dans les pattes du records.

Il avait la rage au ventre, nom de dieu ! Il s'arrêta dans quelques caboulots, se piqua le nez, après quoi il se foutit en route pour Monceaux.

En chemin, des idées horribles lui passaient par la caboche : « sacrée garce... elle n'a que 49 ans ! Elle est robuste et peut vivre encore 20 ans, au moins... Et il me faudra toujours payer... Si elle pouvait crever... oui, mais elle ne veut pas !... Heu, heu, je l'aiderai à crever ! Faudra bien qu'elle veuille... »

Et c'est avec ça dans la boussole qu'il arriva au village. Il dégotta une serpe et s'en vint à la piaule de sa mère.

D'une poussée de l'épaule il fout la porte à bas. Comme un enragé il saute sur la pauvre femme qui était couchée avec sa fille, âgée de dix-sept ans, et se fout à cogner, à cogner !...

La malheureuse réussit à se lever, mais elle n'alla pas loin ; elle n'avait pas fait dix pas qu'elle tombait morte...

Après son horrible coup, le fils est allé à la mairie se constituer prisonnier.

Eh bien, nom de dieu, s'il n'avait pas eu de pension à payer à sa mère, si les choses eussent été arrangées de telle façon que la bonne femme pût croustiller sans

être à charge à son fils, — est-ce qu'il l'aurait tuée ? Non, non.

**

Encore une histoire du même tonneau ! c'est à Lons-le-Saulnier que ça s'est passé.

Il y a sept ans, une famille avait recueilli un vieux parent de 75 ans, qui turellement avait un petit héritage.

Voilà qu'au bout de 18 mois le vieux parle de changer son testament : « Ah mais non, que se dirent le mari et la femme, quoi, on t'aurait pomponné pendant 18 mois, vieux ronchon, et tu ne nous laisserais pas ton saint frusquin ? attends !... »

Oh, ça ne fut pas long, nom de dieu ! La femme envoya ses gosses chahuter sur la place, elle se colla sur la porte pour reluquer si personne ne venait ; pendant ce temps son homme bouchait la gueule du vieux avec une serviette...

C'était en 84 que ça se passait, on n'en a rien su, et on n'en aurait rien su, si pour des chamailleries de ménage, la femme n'avait ces jours-ci dénoncé son mari.

Eh bien, nom de dieu, s'il n'y avait pas eu l'héritage à la clé, est-ce qu'ils auraient tordu le cou au vieux ? Non ! non !

**

Que de machines il se passe dans le même genre, et tout ça par l'amour de la propriété et de l'argent.

Nom de dieu, il est bougrement temps que le populo foute ordre à tout ça, et arrange les choses de manière à ce que personne ne

trouve bénéfice à faire des mistouffes à son voisin. Pour lors, on vivra en paix, on ne se relaquera plus en chiens de falence, on sera comme frères et sœurs, et quand un gas aura besoin d'un coup de main, on sera trente-six pour le lui donner.

AUX COPAINS

A partir de ce jour les bureaux du Père Peinard perchent 31, rue Cadet. C'est là que désormais les camaros de province doivent adresser leurs babillardes, toujours au nom de l'Administrateur du Père Peinard.

En outre, y aura au bureau tous les jours un copain en permanence, dans la matinée et l'après-midi.

LEPOPULO QUI SEQUE LES PUCES A UN GALONNÉ

Eh coquin de sort, mon bon, le populo de Toulon a secoué les pucés à un galonné. Je vois d'ici les comères et les bons bougres du patelin, prendre le parti du pioupiou brutalisé.

— Qui qu'y t'a fait, bougre de grand carcan, ce pioupiou pour le battre ?

— Il ne m'a pas salué....

— Té, ès que ça t'a fait de mal ? Grand couillon, grand caramantran, maquareou ! T'es donc comme la mule du pape qui faut te saluer !... C'est comme ça que tu arrange nos enfants, sacré voleur.... Pauvre pichoun !...

— Faut le noyer... à l'eau ! à l'eau ! gueulait le populo....

Paraît en effet, que le troubade, un réserviste, n'avait pas foutu la

patte au képi quand le galonné a passé devant lui, et pour ne pas être dévisagé il s'était carapaté.

Dam, c'est bien naturel, on n'aime pas faire du bloc à propos de bottes.

Mais le chef s'étant foutu à ses trousses, l'avait rattrapé, et d'un gnon l'avait collé par terre.

C'est alors que l'engueulade a commencé, nom de dieu ! L'officier tenant le soldat était en train de l'amener au poste. Le populo a fait le cercle et s'est fâché !

Le galonné n'en menait pas large, il serrait bougrement les fesses, aussi s'est-il empressé de lâcher son prisonnier, et de s'esbigner dans un café.

Un caporal et quatre hommes, baïonnettes au canon, ont vivement rappliqué pour le tirer d'affaire ; mais ça n'a pas suffi, nom de dieu, les gendarmes ont dû s'amener pour le conduire chez le major.

Ça ne s'est pas passé sans rouspétance ; ils étaient en nombre, sans quoi l'officier eut bu un sacré bouillon.

Arrivés chez le major, les gros bonnets se sont illico foutus à rédiger des menteries pour les faire publier par les canards bourgeois, afin de foutre tous les torts du côté des bons bougres.

A telle enseigne, que le lendemain, le *Petit Marseillais*, racontait un boniment de femme soule. Il était dit : « qu'une méprise a failli pousser la population à un acte de violence, sur la carcasse d'un officier de l'infanterie de marine. Au moment où cet officier traversait la place Gambetta, un soldat réserviste s'est affaissé, pris sans doute d'étourdissement, ou peut-être de soulographie. L'officier, un bon fleu, lui a porté secours, mais ce méchant populo a cru à une brutali-

lité de la part du bon officier, et lui aurait fait passer un sale quart d'heure sans l'arrivée du corps de garde et des gendarmes..... »

Ah, les cochons, ils ont une manière à eux de foutre des crocs en jambe à la vérité !

Et voilà comment ça se passe, nom de dieu ! Qu'un simple pousse-cailloux, foute une poussée à un supérieur, il a de la veine si on ne le condamne pas à mort ; sûr, il trinque toujours salement, et le moins qu'il lui arrive c'est d'aller à biribi.

Tandis qu'un officier, tout lui est permis, sacré pétard ! Il peut assommer ses hommes, leur casser la figure, au lieu de lui faire du tort, ça lui procure de l'avancement.

Ainsi le galonné de Toulon a été laissé en liberté ; le lendemain on l'a foutu aux arrêts, c'est vrai ! Non pas pour avoir tapé sur le troubade, mais pour avoir eu des histoires avec des journaliers qui l'avaient engueulé.

Oh, il peut bien tant qu'il voudra démolir la bobine des pioupious, ses chefs approuveront toujours.

Par exemple qu'il prenne ses précautions pour ne pas tomber entre les pattes du populo, ça pourrait faire du vilain.

Le populo et les simples soldats sont d'accord aujourd'hui, plus que ne le voudraient les grosses légumes : à preuve ce qui se vient d'arriver.

Aussi quand ils commanderont « feu ! » sur les pauvres bougres, c'est sur eux qu'on lâchera les pruneaux.

Qu'ils en fassent leur deuil, de la vieille armée, farcie de vieilles badernes, elle est dans le sciau.

ARRESTATION DE BORDAT

L'an dernier les jean-foutres du gouvernement ont fait un sacré battage avec une amnistie en faveur des prisonniers politiques.

Amnistie pour la frime, turellement : c'était un tour de crapules que les fripouilles jouaient aux bons bougres.

A preuve ce qui vient d'arriver au zigue Bordat : dans une réunion, à Lyon, il avait engueulé le commissaire de police et avait pour ce fait ramassé deux ans de prison.

Mariote, il s'était tiré en Suisse et n'était rentré qu'à l'amnistie, se croyant quitte de tout.

C'était un traquenard, nom de dieu ! Les marchands d'injustice l'ont laissé tranquille un bon bout de temps, puis pouf ! Sans dire gare ils lui ont foutu le grappin dessus. Ils l'accusent d'habiter Paris sans avoir l'autorisation. L'amnistie efface la prison, mais pas l'interdiction de séjour, à ce qu'ils disent : tas de rosses !

La compagnie de Bordat a voulu le voir, y a pas eu mèche, le juge d'instruction lui a demandé s'ils étaient passés devant un maire ou un curé : « turellement que non !... » « Pour lors, vous ne le verrez pas !... » et il l'a foutue à la porte.

Pour des rosseries, ces gas là ne sont jamais en retard, nom de dieu !

LAVAGE DE LINGE

Et du linge bougrement sale, nom de dieu, qu'ils sont en train de laver ! Ce que ça schelingotte ! Brouh....

Qu'ils sont dégueulasses, oh là là, les anciens chef de claque de la boulange.

Maintenant que leur brave géné-

ral est tombé les quatre fers en l'air c'est à qui, parmi ceux qui lui léchaient le cul, lui détachera le plus de ruades.

Dame ! la belle galette est boulotée sans espoir de retour, et la république nationale est dans la mélasse ; pourquoi donc qu'ils ne feraient pas risette à la république de Constans ? Avec l'un ou avec l'autre, on est toujours sûr de farfouiller dans la merde.

Et l'un de ces salopots s'est foutu à casser du sucre dans le *Figaro* sur le dos du pauvre Bou-bou. C'est intitulé les *Couilluses du boulangisme*.

Les gnolles qui ont pu s'imaginer un moment que l'ami de Laguerre et de Naquet travaillait pour remplacer notre putain de république bourgeoise par une république démocratique et sociale, comme disait cette baderne de Rochefort, doivent maintenant faire un rude nez.

Ils peuvent voir comme quoi le brave général, si républicain et si socialiste, s'en est allé à Prangins faire des mamours à cette vieille putain foireuse de Plon-plon.

Aussi faut voir la gueule de Rochefort qui bafouille dans son canard :

..... Il (Barbenzingue) a commis là une faute d'autant plus grave que l'impopularité du cousin de Napoléon III est absolument irrémédiable...

Si le général nous avait avoué l'imprudence qu'il avait commise en se rendant auprès du prince Napoléon qui, depuis la chute de l'empire, affecte de se donner comme républicain et aux déclarations duquel il a pu se laisser prendre — nous lui aurions rappelé que tout le passé du César déclassé démentait ses promesses et que les rois détrônés, comme les princes en exil, ne ressemblent en quoi que ce soit aux rois sur le trône et aux princes installés au Palais-Royal.

Jeté subitement, et comme par un coup de tonnerre, au milieu des intrigues politiques, il s'y est laissé balloter

sans se rendre un compte suffisant de la portée de ses paroles, non plus que de ses allées et venues.

Quel pavé, nom de dieu ! Après avoir prôné Barbenzigue comme le seul homme capable de sauver le populo, en arriver à déclarer que c'était un gâteau, ne sachant ni ce qu'il disait, ni ce qu'il faisait !

Et Boulange, mis en demeure de répondre, déclare qu'il répondra plus tard.

Du reste il ne s'est pas contenté d'aller offrir ses services à Plon-plon; il en faisait autant, à la même époque, avec les princes d'Orléans.

C'est Pierre Denis, le directeur de la *Voix du Peuple*, un canard qu'on vous glisse mystérieusement comme un paquet de cartes transparentes, qui déclare en toutes lettres :

« Le général proscrit a rencontré à Londres, au mois de septembre dernier, le comte de Paris. »

Enfin, un ancien allié de la boulangerie, Crachagnac gueule sous le nez de ses ci-devant copains :

Les boulangistes ont tout tenté, tout perpétré contre la république. Et s'ils ont un remords réel, vrai, c'est celui de ne pas avoir réussi.

Aujourd'hui, certains d'entre eux voudraient faire oublier le passé et témoignent de scrupules un peu tardifs.

Qu'en dites-vous, braves trous du cul de blanquistes, qui ne pensiez que par les tartines de l'*Intransigeant* et qui, tout en vous disant sociaux, vous êtes vautrés dans toute cette merde pour faire la courte échelle à Granger et à Roche qui, actuellement se foutent de vous ?

Ça vous apprendra à votailler et à avoir des chefs.

C'est comme pour les possibilos qui sont allés d'un autre côté, mais toujours avec les bourgeois. Actuellement, il y en a qui grognent : ceux qui ne sont pas casés et n'ont pas eu la veine de Dumay, Joffrin,

Brousse, Lavy, Paulard et compagnie, montrent les dents et trouvent que leur tour est bien long à venir.

Leur fameux parti ouvrier menace de se casser en deux comme une assiette : d'un côté, Brousse et ceux qui ont eu quelque chose, d'un autre, Allemane, lassé de collectionner les vestes, et avec lui tous ceux qui veulent arriver.

Kiss! Kiss! Dévorez-vous, tas d'ambitieux qui ne songez qu'à profiter de la crédulité du populo. Si, parmi ceux qui vous embêtent le pas il en reste quelques uns d'un peu marioles, ils viendront avec les bons bougres qui veulent faire leurs affaires eux-mêmes sans chercher à décrocher des situations.

DÉFENSE DE WATRINER !

Un négrier, nom de dieu, ne parle pas autrement à ses esclaves que l'infest Constans, vient de le faire aux mineurs d'Aubin. C'était dans un gueuleton que les grosses légumes de la Compagnie et les types de la volière municipale donnaient à ce bandit de ministre l'occasion de fêtes agricoles.

Il a peloté les chameaux de la Compagnie : « Dites bien à vos ouvriers, qu'il a bavé, que le gouvernement s'intéresse vivement à leur sort... » oui, charogne, comme le loup s'intéresse au mouton.

« Dites leur, a-t-il ajouté, de se défilier des tentateurs venus du dehors, recevant de l'argent de je ne sais où pour semer le désordre et empêcher le travail... »

Ah, sale vache ! Tu sais mieux que personne que c'est la misère qui pousse l'ouvrier, aux grèves et aux révoltes. On n'achète pas les mineurs avec de la galette, —

c'est bon pour toi et ta bande de se vendre !

C'était pas fini, il a continué à dégueuler, nom de dieu : « J'espère et je désire que le département de l'Aveyron ne verra plus les scènes sanglantes d'autrefois. On parlait naguère de nouvelles watrinades : les watrinades ne se feront plus, ou ceux qui les feront sauront ce qu'il en coûte. »

Saloperie, va ! Tu viens dans un pays pour insulter les pauvres bougres. As-tu supprimé les causes qui engendrent les watrinades, toi ? L'affreuse mistouffe, le turbin qui ne donne pas de quoi vivre, les règlements du baigne, et aussi le grisou ?

T'épate pas, y en aura encore des watrinades, et c'est pas tes menaces de matamore qui foutront le trac aux gas des mines.

CINQUIEME EXPLOSION A SAINT-ÉTIENNE

La semaine dernière, dans la nuit du 26 août, toujours dans le puits Pélissier, à deux heures du matin, un barrage de feu a crevé. Il y a eu une forte flambée dans la galerie, le manque d'air a heureusement empêché le feu de s'étendre.

Des détails, il y a pas mèche d'en avoir ! Les journaux taisent leur bec.

La Compagnie se démanche bougrement pour tairo les sinistres qui se suivent à queue leu-leu dans le puits Pélissier.

Pour ce qui est de l'enquête des bouffe-galette, après la première explosion, pas besoin de dire que ça a été une fumisterie.

En admettant même que les dé-

potés y aient mis bougrement de bonne volonté, il n'a pas été difficile aux ingénieurs de les rouler. Même les mineurs qui sont pourtant à la coule, un ingénieur peut les foutre dedans, avec tout son attirail scientifique.

Ce qui est certain, nom de dieu, c'est que ces explosions peuvent être évitées, y a qu'à pomponner les mines en conséquence. Seulement, dame, rien ne se fait sans rien ! Pour ça, faudrait dépenser de la galette et les grosses fripouilles de la Compagnie préfèrent garder la belle galette que de la dépenser dans la mine.

La chair à turbin est si bon marché ! Què que ça fout qu'il en claque quelques centaines : plus il en claque, plus il y en a.

AU PALAIS D'INJUSTICE

Les enjuponnés et les potirons des assises de la Seine, ont encore cette semaine salé de trois mois de prison, un anarcho, le copain Cabot. Mais il leur a foutu par la trogne des poignées de vérité, qui leur donnaient la trouille et la propagande a été chouette.

Cabot et Vinchon avaient été condamnés par défaut, y a quelque temps, pour avoir imprimé les placards aux soldats et le 1^{er} Mai.

C'était y eux qui avaient fait les imprimés ? Dam, ils sont typos tous deux, et c'est bien possible. Mais à des brigands qui nous arrêtent et s'arrogent le droit de nous juger, on ne doit pas la vérité, on répond ce qu'on veut. On se paye la tête de ces sales coquins, on dégoise de chouettes raisons, pour que le populo comprenne. On leur dit : Merde ! c'est tout ce qu'ils méritent.

Eh, nom de dieu, dans les placards poursuivis y avait bougrement du

bon : « Soldats, faut pas tirer sur vos frères qui réclament la croustille... on vous prend pour des brutes asservies, faut dégouter et abattre les chefs qui vous foutent de pareils ordres. Et si la police s'en mêle, faut y aller dare dare: contre les bandits, tous les moyens sont bons... »

Au chef des enjuponnés qui lui bavassait de patrie, Cabot a répondu : « Ma patrie c'est le pays qui me donne du pain ! » Vinchon lui a rivé son clou, le salopiot lui reprochait un déjeuner à la paire qui lui a valu une condamnation de deux mois : « Eh bien quoi, je m'en fouts de votre condamnation ! vous avez eu le toupet de la prononcer, j'ai le nerf de la subir. »

Les sales oiseaux ont acquitté Vinchon, mais Cabot a écopé. C'est ça, nom de dieu, qui va foutre des bâtons dans les roues de l'Anarchie, mince alors !

LA MISÈRE EN CHAPEAU NOIR

A les regarder de loin, ils ont l'air bien, les pauvres types : ils ont des frusques qui paraissent neuves, un galure retapé, du linge quasiment blanc.

Ah, on ne sait pas assez quelle dèche noire cache tout ce fläflä. Il faut faire son petit effet, si on veut gagner sa vie, nom de dieu ! Sinon on serait saqué illico de l'administrasse.

Et pourtant comment faire, foutre, comment faire pour être propre, et arriver à croustiller avec quelques cents francs d'appointement par an, qu'on vous colle à la figure.

Que de prodiges d'équilibre faut ruminer pour arriver à joindre les deux bouts ?

Y a pas à barguigner, faut tâcher de dégouter au dehors un truc quelconque si on ne veut pas crever

complètement la misère : si on a de la veine, ça fout une lichette de beurre dans les épinards.

Mais aussi quel turbin ! Après la dégueulasse besogne du bureau, faut, si on a des dispositions pour la miousique, aller s'enfermer toute une soirée dans un bouiboui ou quelque musette, pour faire sauter les jeunessees.

Et les jeunessees chahutent, nom de dieu, ne pensant pas un instant à la dèche du pauvre bougre, qui râcle le violon ou souffle dans le piston ! Il lui faut, lui le mistouffier, renfoncer ses larmes et se faire une gueule souriante...

La soirée finie, il se rentre, brisé, esquiné, coupé en deux : il rentre le cœur barbouillé, avec la conviction que les emmerdements qu'il endure, il lui faudra les subir jusqu'à la crevaison finale.

A moins, nom de dieu ! que d'ici là le soleil de la Sociale ne vienne foutre un peu de joie dans sa putain d'existence.

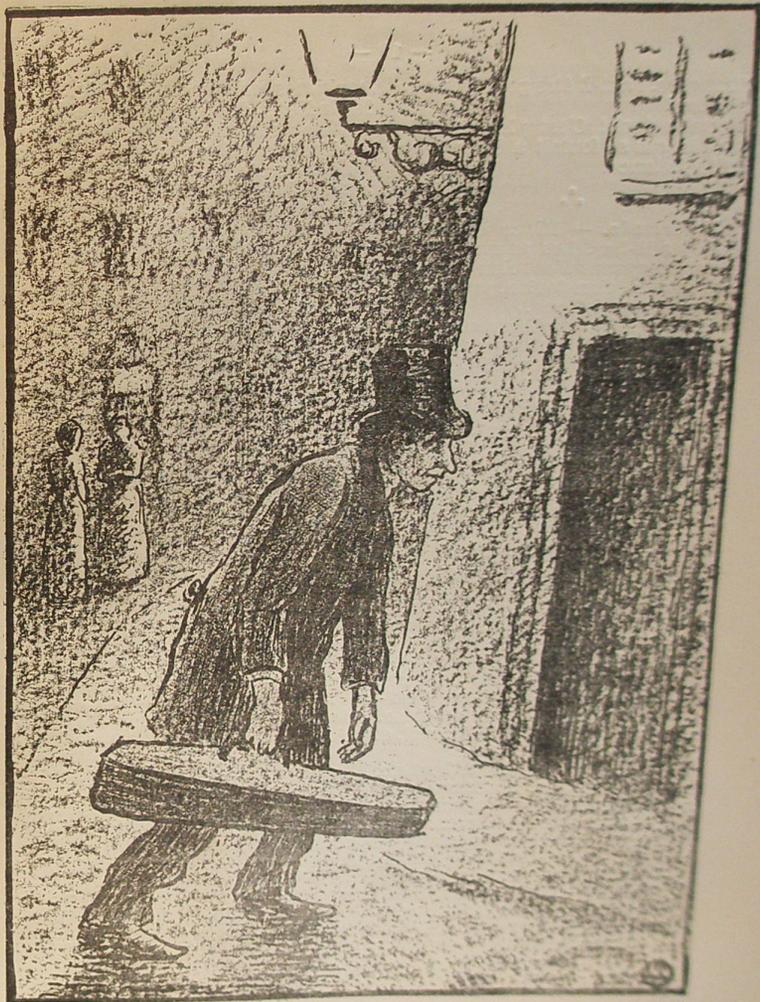
COUPS DE TRANCHET

C'est-y pour ce coup ? — Parait que Freycinet, le ministre de la guerre, va aller montrer sa poire aux grandes manœuvres qu'ont lieux ces jours-ci.

A-t-il bien réfléchi, l'animal ? Un avaro est vite arrivé avec la poudre sans fumée et les cartouches Lebel !... Oh ! il est vrai que Poiseau est assez vieux pour faire un mort.

Quelle couste ! — Figurez-vous qu'un artiller allemand s'est cavallé en France. Il a déserté pour évi-les gnons que lui distribuèrent sans façon les galonnés.

Sitôt arrivé chez nous, le couillon a pris un engagement pour la légion



LA MISÈRE EN CHAPEAU NOIR

étrangère. Faut-il être gourde, nom de dieu!

Quelle dose! C'est pis que Gri-bouille, qui se foutait à l'eau pour éviter la lance.

En Irlande. — Mince de purée qu'il y a là-bas. Les pauvres bougres de paysans n'ont rien à bouffer, mais là, rien de rien, pas même des pommes de terre.

Ils crèvent, les malheureux, sans roupêter. Les pauvres aminches prennent pour des vérités les menteries de leurs raticions, qui se disent leurs amis pour mieux les endormir; c'est grâce à eux, mille bombes, que les Irlandais n'étripent pas de belle façon les grands proprios qui, eux, ne craignent pas la famine.

BAGNES FLOTTANTS

Y a pas que les matelots à trimer dur à bord, y a aussi les chauffeurs; en voilà un métier que le leur!

Ils sont divisés en trois groupes qui font chacun 4 heures de quart devant les feux; ça fait, ils vont en tirer deux autres dans la machine. Au total, 12 heures de travail, et quel travail, mille bombes!

La chaufferie aboutit d'un bout aux soutes à charbon, de l'autre à la machine. Entre les fourneaux y a juste la place pour se remuer, et chaque chauffeur en a quatre ou cinq aconduire; c'est-à-dire à charger, décrasser, ramoner, pendant quatre heures. Pour se rafraîchir le pauvre bougre va se foutre sous la manche à vent de temps à autre.

Dans les pays chauds, surtout, y en a des tas qui n'y peuvent pas résister et qui tombent de fatigue.

Certains navires des Messageries

maritimes embauchent des chinois, des indiens, des arabes, ça revient meilleur marché que les blancs, quoiqu'il en faille davantage.

Les négrots ne font que deux heures d'affilée devant les feux; quoi- qu'ils soient habitués à la chaleur, les pauvres bougres claquent comme des mouches: surtout dans le canal de Suez et la mer Rouge.

« Bref, dit le copain, turbiner dix fois plus que des forçats, ne pas répondre quand on nous engueule, ou même quand on nous insulte, — alors on est bien avec les patrons, sans ça, ils nous foutent notre sac à terre. »

« Que nous avons besoin de purger tout ça! Heureusement que la Sociale accoste avec sa torche. »

*
**

Parlons maintenant des pauvres bougres d'émigrants, nom de dieu! Dans le temps y avait des navires qu'allaient sur les côtes d'Afrique chercher des négrots plein les cales, pour les porter en Amérique, comme esclaves. On appelait cette navigation la *Traite des négres*.

Aujourd'hui on a changé ça, nom de dieu, sous prétexte de progrès, c'est la *Traite des blancs* qu'on fait.

Il y a des Compagnies d'émigration qui payent certains individus appelés *pisteurs*, pour parcourir toute l'Italie. Ils montent le coup aux pauvres bougres de paysans et d'autres métiers, leur font une peinture mirobolante de l'Amérique: « là-bas le blé pousse rien qu'à le regarder, on siffle les alouettes, elles raptiquement il gentilles comme tout, se plumet et se foutent elles-mêmes en brochette... De l'or, y a qu'à se baisser pour en prendre... »

Les malheureux, qui sont écrasés par les impôts, écoutent la gueule ouverte et coupent dans le pont. Ils

vendent le peu qu'ils ont: leur cahute et leur jardin (ceux qui ont la veine d'en avoir), et rallient le port de Gènes ou de Naples.

« C'est là que nous allons les chercher, dit le copain, pour les porter à Buenos-Ayres, Montevideo, Rio-Janeiro, Bahia, etc.... Bref, pour le Brésil, la Plata, Uruguay, Paraguay, Chili; et même pour New-York qui les expédie dans l'intérieur des terres, et jusqu'à Panama pour travailler au canal. »

« Le plus grand nombre, c'est des Piémontais et des Calabrais. Tout ça embarque à bord, méli-mélo; y a beaucoup de familles nombreuses: les deux vieux, le père, la mère et jusqu'à six gosses. »

« Pour Buenos-Ayres, les bateaux qui font ces voyages en portent jusqu'à 2.000 à la fois, (Compagnie Société Générale). Pour New-York les bateaux sont plus petiots, y en a environ un millier à chaque voyage, (Compagnie Cyprien Fabre.) »

« Il en part aussi des tas du Havre; là c'est presque tout des Belges, Allemands et Suisses. De Bordeaux il part des Italiens et des Suisses. Les Français qui émigrent sont plus rares: de temps en temps une famille de Savoyards, mais ceux-là sont un peu plus calés (1). »

(1) La purée se faisant dure, les Français se foutent à émigrer.

A Decazeville, par exemple, y a quasiment plus des mineurs de la grande grève de 86, celle on l'on a dégoté Watrin. La Compagnie leur a tellement fait de mistoufles que les familles ont déguerpi les unes après les autres.

Un aminche y passait y a deux ans; turellement il comptait voir les bons fiens de la mine dont il avait fait connaissance en 86, et qu'il avait revus en 87.

Il va à droite, à gauche, cognant aux portes des camaros; on venait ouvrir, c'était des figures nouvelles:

— Pardon... excuse... et un tel ?

« Les autres pauvres bougres, surtout les Italiens, ils ont pour tout grément, un passeport, ou qu'il y a entête Umberto primo pour la garzia de dios, etc., rey d'Italia. »

« Ensuite pour tout bagage, une caisse faite avec quelques grosses planches, ou une vieille armoire qui leur sert de malle. Y a dedans quelques frusques de rechange, des ustensiles de cuisine, des outils, puis une provision de pois secs, des figues, châtaignes et noix. Les plus rupins ont un jambon, ou quelques saucissons et quelques fromages. »

« Quand nous arrivons pour les prendre, y a des fois deux jours, quelquefois plus, qu'ils sont remisés sous une espèce de hangar, comme un troupeau de bestiaux. On les surveille bougrement en cas qu'ils voudraient retourner dans leur village. C'est horrible à voir. »

« Quand ils embarquent, ils passent à queue leu-leu à une table où y a quatre roussins et deux gardarmes. Ce qu'on les bouscule les pauvres bougres, surtout, si en sortant leur passe-port, ils oublient de se décoiffer!

— Parti en Amérique!

— Et un tel?

— Parti aussi...

Et c'était pas qu'une famille, nom de dieu, c'était des douzaines!

Enfin, là-bas, au fond de la montagne il a dégoté un des bons. Ah, la chouette famille! Ils l'ont tous chevillee à cœur la Sociale: tous, grands et petits... Ceux-là n'étaient pas partis; ils sont restés, — et restés ce qu'ils étaient.

Le soir entre une montée et une descente, dans une amberge amie, on a à quelques copains, trinqué à la Sociale, nom de dieu!

On s'est serré la patte et le cœur gros on s'est quittés!... Ayant chacun la même idée: « Ah, si tous ceux qui ont fait leur camp en Amérique étaient restés, les choses marcheraient bougrement mieux. »

« Une fois à bord, on les arrime par plats de dix personnes payantes, et la ration n'est pas lourde, nom de dieu. C'est un biscuit ou pain, macaroni, fayots ou riz bouilli, avec quelquefois un petit brin de viande fraîche ou de conserve qui n'est pas mangeable. Les gosses qui ne payent pas de passage, boulotent sur la ration de leurs parents.

« Pour pioncer, tous les payants ont chacun sa couchette, qui a juste la longueur et la largeur d'une personne; ils ont un matelas de crin végétal qui, au bout de deux jours, est plat comme une punaise : les gosses couchent sur le ventre de leurs parents, ou bien entre les jambes.

« S'il fait mauvais on boucle tous les hublots, ainsi que les panneaux du pont, ça fait qu'ils n'ont pas un brin d'air : y a de quoi s'empoisonner avec le dégueulage et la mauvaise odeur !

« Pour poser culottes et bouffer, les pauvres bougres montent sur le pont. Si ce n'était pas nous qui leur portions la croustille quand nous avons un moment, ils pourraient bien crever. Ils ne tiennent guère sur pattes sur le pont, et si celui qui va chercher le manger pour ceux de son plat, se fout par terre par un coup de roulis, turellement la gamelle est renversée et les dix copains se tapent.

« Quand il en enclaque, ce qui n'est pas rare : soit des femmes enceintes, à la suite de fausse-couches, ou bien des jeunes filles, on profite de la nuit pour les jeter à la mer, de façon à ne pas foutre aux autres la peur au ventre.

« Quelle vie, que celle des émigrants à bord !... Leurs bagages sont dans une soute à part, ils ne les ont qu'en arrivant à destination, donc ils ne peuvent guère se changer....

« A destination, ils sont encore remisés par des maquignons, puis on les expédie dans l'intérieur des terres. Leurs premiers travaux sont pour payer leur passage à la société d'émigration; puis ils sont exploités, trafiqués, volés, tués à petit feu. Les femmes et les filles servent aussi, pendant qu'elles sont jeunes; après quoi elles sont frotées au rancard, les patrons en ayant toujours de nouvelles sous la main.

« Enfin, ceux qui peuvent s'en retourner dans leur patelin au bout de deux ou trois ans, sont plus pauvres qu'au départ. Toutes leurs frusques, ils les ont sur le dos, déchirées ou rapiécées; ils sont sans le sou, malades, et vieillissent de vingt ans. — Les plus riches possèdent 2 ou 300 francs.

« Dans le tas, y en a qui sont fous, qui se foutraient à la mer si nous ne les surveillions pas; d'autres qui pleurent ou rigolent à propos de bottes.

« Comme je parle quelques mots d'italien, j'essaie de leur ouvrir les yeux, de leur faire comprendre pourquoi ils sont malheureux : tous m'approuvent. Seulement ils sont tellement fanatisés, que si je fouts un coup de pied au bon dieu ou à la madone, ils n'écoutent plus, y a plus personne ! Quelques-uns, ceux qui ont la caboche solide, qui ont de la raison, ceux-là arrivent à comprendre, et sûr que quand viendra le grand coup de chambard, ils ne seront pas les derniers à frotter les côtes aux richards ! »

C. MATELOT.

GRÈVE EN SUISSE

La Suisse est une république très chouette, s'il faut en croire les ba-lourdises d'un tas de farceurs. N'empêche, nom de dieu, que là-

bas comme en France, y a des patrons qui exploitent les pauvres bougres à tire-larigot.

Ainsi à Lausanne, les maçons emmerdés de trimer sans gagner leur pauvre vie, viennent de se foutre en grève, réclamant une augmentation.

Au tarif actuel ils ont : les maçons six sous et sept sous et demi de l'heure; les terrassiers et les manoeuvres, n'ont que cinq à six sous, les porteurs de mortier, trois sous et demi ! Et il s'agit pas de musarder, y a des contre-coups qui les surveillent, et ne foutent pas des gants pour les engueuler quand ils ne triment pas assez vite.

Oh, ils ne sont pas exigeants, les pauvres bougres ! Ils réclament deux ou trois sous d'augmentation par heure, et ils voudraient au lieu de 13 et 14 heures, n'en faire que dix.

Pas besoin de dire que les patrons ne veulent rien savoir ! Ils se foutent de leurs ouvriers carrément et leur promettent des bricoles pour le prochain mois de juin.... Vrai, faut avoir un sacré toupet pour lancer des bourdes pareilles.

Les bons bougres continuent la grève, ils sont au nombre de 1,000, sur 1,250. Ils se balladent en bon ordre dans la rue et sont sages comme des bonhommes en pain d'épice.

Y a qu'une seule chose rigolote, c'est de voir le contre-maitre d'un gros entrepreneur se ballader, escorté par un agent aux frais de son maître. Le singe craint qu'on ne lui casse son contre-coup.

Et dam, il n'a pas tout à fait tort : vu qu'un autre contre-maitre de la même botte, a reçu y a trois semaines des preuves bougrement touchantes de l'affection des ouvriers placés sous ses ordres : si touchantes que pour empêcher que ça se re-

nouvelle il a jugé prudent de jouer des flûtes.

Quant à la grève, elle va cahin-caha ! Si les pauvres bougres ne foutent pas plus énergiquement les pieds dans le plat, ils ne ne foutront le trac à personne — surtout à leurs singes.

Il leur arrivera, ce qui pend au nez des mineurs belges; après avoir pendant quelques semaines poitrôté les bras ballants, il leur faudra la mort dans l'âme s'atteler à nouveau au collier de misère.

CHOUETTE FEUILLE A L'HORIZON

Une floppée de bons bougres d'anarchos veulent faire paraître un quotidien; en avant, nom de dieu, faut les aider et que chacun y foute du sien !

Ce sera un rude atout pour la propagande, pour tenir à l'œil et démasquer les batteries des richards et faire entendre au populo ses véritables intérêts.

Avec leurs sacrées ragougnasses de politiciailleries, les canards bourgeois font perdre le fil aux pauvres bougres; ils nous bassinent d'un bout de l'année à l'autre, et non seulement ça, mais encore ils nous farcissent la caboche de choses qui n'intéressent que les patrons et les richards.

La question de croustille, ils s'y assoient dessus, afin de l'étouffer le plus qu'ils peuvent : c'est surtout de ça que s'occupera un canard anarcho, et de la manière dont le populo pourrait sorti de la mistoufle où il est.

Pas besoin de millions pour faire vivre le canard anarcho ! Il suffit que 250 copains ou groupes versent 3 balles par semaine, pendant trois mois.

Les camaros qui ont foutu la binaise en avant, ne voulant pas faire

une affaire de hasard, ne publieront le premier numéro que quand les 250 adhérents seront dégottés, et ce n'est qu'à ce moment que la galette sera reçue :

« Allons camarades, du courage, il faut que dans chaque localité des compagnons décidés, prennent l'initiative et aillent trouver leurs amis pour les convaincre qu'il est nécessaire qu'ils s'engagent à verser quelque chose et qu'ils s'associent entre plusieurs camarades pour arriver à trois francs, si chaque camarade seul ne se sent pas la force de les donner.

« Compagnons, nous vous disons ce qu'il faut pour que les anarchistes puissent disposer d'un organe quotidien qui les permette d'entrer en relation avec la grande masse du peuple. A vous de voir si le sacrifice que nous vous demandons est supérieur au prix que vous attachez à la réussite de ce projet.

Si vous voulez un journal anarchiste quotidien, vous pouvez l'avoir.

Bernhard, Cabot, Coudry, Courtois, Duffour, Millet, Paul Reclus, Siguret, Tortelier.

Pour les communications et les correspondances, s'adresser au comp. Cabot, 33, rue des Trois-Bornes, Paris.

EN PROVINCE

Mézières. — Il existe dans les Ardennes une sacrée trifouillée d'exploiteurs : c'est pas des patrons, c'est des vampires que les fabricants de clous qui, à Aiglemont, Cons-la-Grandville, Gespunsart et autres patelins tiennent sous leur coupe des milliers de pauvres bougres.

Ces malheureux turbinent une bonne moyenne de 12 à 13 heures

par jour pour palper au bout de la semaine huit à neuf francs.

C'est-y pas horrible, quand on pense qu'il faut donner la croustille à toute la famille, payer la houille, la nourriture du cabot qui tourne la roue du ventilateur.

Et dire que ces pauvres copains sont d'une docilité épastrouillante ! Ils ont encore peur de déplaire à ces canailles d'exploiteurs, dans la crainte de perdre un travail si peu rémunérateur.

Ah bast, quoique ça la haine s'amasse ! Ces gas-là doivent avoir un fiel à la place du cœur, et le jour de la Sociale, ils ne seront pas manchots les bons bougres !

BABILLARDES

Citoyen Peinard,

Après l'abbé Garnier, voici le pasteur Dalten qui fait des siennes. La *Liberté*, canard monarchien et clérical raconte que « nous aurons prochainement à Paris, la visite du pasteur réformé M. Dalten, qui adressa jadis au tzar une lettre ouverte « sur les abus commis par le procureur général du Saint-Synode. » Expulsé de Russie, il a projeté de faire des conférences à travers le monde, pour mettre sur le bon chemin les socialistes et les révolutionnaires de tous pays. Après une tournée en Allemagne il viendra à Paris pour tâcher de convertir les socialistes et les anarchistes français. Il s'est entouré de douze apôtres, tous des jeunes gens de bonne famille de Berlin, avec lesquels il commencera sa tournée. L'association qu'il a fondé porte le nom de : Société chrétienne des jeunes gens berlinois. »

Ce type se fourre joliment le doigt dans l'œil, par exemple, s'il espère convertir socialistes et anarchistes,

Il s'est chargé, lui et ses douze moules d'une rude besogne. Sans être prophète, je lui prédis d'avance qu'il fera un sacré four. Les révolutionnaires sont à l'œil, ils sauront écabouiller cette vermine pour l'empêcher qu'elle s'attache à eux.

Ces jean-foutres, avant de faire leur propagande chrétienne, feraient mieux de rendre les 23 millions du Sacré-Cœur, extorqués à de pauvres imbéciles, et de démolir toutes les églises pour bâtir à la place de belles piaules pour les vanu-pattes.

Ils n'en feront rien ! La braise qu'ils roustissent au populo c'est pas pour la dégorger ; les églises sont de trop belles tanières d'abrutissement pour qu'ils les foutent en bas.

Faut donc compter que sur nous ! Seule la Révolution sociale nous débarrassera de toute cette saleté d'ensoutanés.

H. Z.

COMMUNICATIONS

Roanne. — Dimanche, 7 septembre, à deux heures du soir, place des Cerisiers, faubourg Clermont, réunion pour le départ des compagnes et compagnons pour une ballade de propagande.

Bessèges. — Adresser tout ce qui concerne le groupe le *Glaive*, au compagnon Chaze Alphonse, 27, rue Peyremale, Bessèges (Gard).

Liège. — Le groupe anarchiste les *Anti-Autoritaires*, convoque tous les compagnons de Liège et environs, à ses réunions, le lundi à 8 heures du soir. — Pour tout ce qui concerne le groupe, écrire au compagnon Désiré Bertholet, 39 bis, rue Florimont, Liège.

Amiens. — La *Jeunesse libertaire* réunion pour le dimanche 14 septembre, à 7 heures du soir, salle Bois-Beaumont, avec le concours des compagnons Prévost et Morel. Ordre du jour : Le Réveil des Masses et l'Humanité pour tous. *Entrée gratuite.*

On profitera de cette conférence pour faire une promenade pied-platque. Rendez-vous à 3 heures précises du soir, salle du cent de piquet, rue du faubourg du Cours, 82.

La *Jeunesse libertaire* convoque pour le dimanche 7 courant, tous les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, au même local, du Cent de piquet, à 6 h. précises du soir. Ordre du jour : Question du journal quotidien l'*Anarchie*, prière d'être exact.

Paris. — La *Jeunesse libertaire*, samedi, 6 septembre, salle Horel, 13, rue Annuaire, à 8 heures et demi du soir. Ordre du jour : Le prochain tirage au sort. Tous les jeunes sont invités.

Samedi, 6 septembre à 8 heures et demi, au local des *Trimardeurs*, salle Pasquet, 239, rue Saint-Martin, suite de la discussion sur la grève générale. Tortelier, Brunet, Cabot, prendront la parole.

Dimanche 7 septembre, salle Horel, de 2 heures à 6 heures, *Cercle international*.

Grande soirée familiale et bal de nuit. — Samedi 13 septembre 1890, à 9 heures précises du soir, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême, au 1^{er} étage; grande soirée familiale suivie d'un bal de nuit, au profit d'une œuvre de solidarité. — Chants, poésies, conférence, danses.

Entrée : 50 centimes pour les compagnons ; 25 centimes pour les compagnes.

Petite Poste. — D. Romans. — C. Mézières. — C. Thiry. — S. Roanne. — G. Havre. — M. Angers. — J. Chauv-de-Fonds. — R. Marseille. — B. Toulon. — P. Bordeaux. — J. Lyon. — B. Sedan. M. Armentières. — M. Bordeaux. — M. Nîmes. — L. Le Mans. — B. Beauvais. — Maury, Bordeaux. — D. St-Quantin. — Reçu galette, merci.

Roubaix. — Tout reçu, merci, les amitiés souhaitent le bonjour.

B. Roubaix. — prévenu L. avisera lui-même.

Louis Bernaix à Saint-Ouen, demande que Sedroh lui envoie son adresse, urgent.

D'ici une quinzaine, je raconterai

LES AVENTURES DU PÈRE PEINARD

En 1900

Quantité de types font les malins, parce qu'ils collent sur le papier des histoires du temps passé, ou même du présent : belle foutaise, nom de dieu !

Plus mariole que tous ceux-là, je vais vous conter l'avenir au xx^e siècle, quand la *Sociale* sera en marche. Pas besoin d'insister, hein ? Les choses que je dirai arriveront : si vous n'y coupez pas les aminches, faites un brin de poirottage et vous les verrez, avant peu, défilier sous vos quinquets.

C'est en Algérie que ça se passera... Mais chut, j'en ai assez dit ; je vous ai foutu l'eau à la bouche, ça suffit !

DÉPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Nîmes, aux kiosques du Palais et du Grand Temple.
Guise, Mme Morceau.
Revin, Badré Mauguière.
Pamiers, Marcein Rouaix.
Troyes, Pannetier, 2, rue du Petit-Credo.
Marseille, Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce et dans tous les kiosques et marchands de journaux.
Berre, Rostaing.
Angoulême, Guillemain.
Bordeaux, Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine.
Palange, 1, rue Saint-Sernin.
Arest, Balzagette.
Grenoble, Pelay, rue Très-Cloître.
Roanne, Bertranche, rue de Clermont.
Orléans, V. Guérin, 13, rue Royale.
Agen, Saint-Paul, md de journaux.
Toulon, Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrère, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Église et dans tous les kiosques de la ville.
Angers, dans tous les kiosques et tabacs.
Armentières, Malfoy, rue d'Ypres.
Lille, Hayard, rue des Arts.
Cambrai, Meert, aven. de la Gare.
Lyon, Bernard, 96, rue Moncey. — Mauvez, 24, rue Saint Cyr, Vaise.
Thiery, Chabas, place du Marché-au-Légumes.

Tarare, Nottin, libraire.
Montceau-les-Mines, Desalle, rue Centrale.
Reims, Mme Baudet-Lenglet, esplanade Cérés.
Blanzay, Dumilieu.
Fressenville, Vidcoq.
Flixécourt, Wasse Duchaussoy.
Avignon, Nouveau Bazar, place du Portail-Matheron.
Véron, Mme Chassédieu.
Alais, Codou, 18, rue Sabaterie.
Vienne, dans les kiosques et bureaux de tabac.
Brest, Mme Alliot, kiosque de l'avancée de la porte de Landerneau.

CHANSONS AVEC MUSIQUE

Le Père Peinard au Populo.
Y a rien de changé.
La mort d'un brave.
Les grands principes, je m'assois des sus !
Faut plus d'gouvernement.
Le Chant des Peinards.
L'Internationale.
Le droit de l'existence.

DEUX RONDS CHAQUE, adresser les demandes au PÈRE PEINARD,

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux..... 0.15

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard,
120, rue Lafayette, Paris.